

Le tabac et les présidents de la République

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **32 (1894)**

Heft 5

PDF erstellt am: **26.04.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-194106>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

près un journal américain, sur la beauté de la femme. Eh bien, voici :

Il paraît qu'une Américaine, M^{lle} Alberti, prise de pitié pour la laideur d'un grand nombre de femmes, vient de s'imposer la tâche d'y remédier. Elle a fondé à New-York un établissement qui obtient le plus grand succès. Les traits du visage y sont l'objet d'une étude particulière. Un cours est consacré au regard, de façon à donner à celui-ci l'expression en rapport avec les diverses émotions qu'on ressent. On y apprend à regarder avec naturel autour de soi, à prendre un air riant, tendre, rêveur, mélancolique, attendri, etc.

On n'y néglige point l'art de remuer la tête avec grâce, de donner au cou un air flexible, onduleux, ainsi que de dilater et contracter les narines.

Mais ce qu'il y a de curieux dans la théorie de M^{lle} Alberti, c'est qu'elle attribue souvent la laideur à la négligence des positions et des gestes du sommeil.

« La plupart des femmes, dit-elle, ne savent pas dormir avec grâce. Elles se placent dans leur lit n'importe comment, recroquevillées quand il fait froid, peu soucieuses des attitudes esthétiques, presque toujours mal posées; de la sorte, leurs mouvements se déforment peu à peu, et elles perdent beaucoup de leur charme. »

Eh bien, nous croyons que M^{lle} Alberti a parfaitement raison. Une pareille position dans un lit n'a certes rien d'idéal.

Et, au surplus, il y a nombre de personnes qui font, en dormant, des grimaces horribles, grimaces qui impriment leur laideur aux traits du visage. Comment voulez-vous qu'une dame qui a fait une mine détestable durant la nuit, soit gracieuse et souriante à son réveil? comment voulez-vous que sa physionomie n'en soit pas altérée?

Mesdames, si vous voulez conserver vos charmes, dormez gracieusement!

Une bouteille historique.

Nous apprenons par notre correspondant particulier de Berlin que la bouteille de vin vieux, désormais immortelle, qui scella, ces jours derniers, la réconciliation du prince de Bismarck avec son auguste maître, était une bouteille de ce fameux *Calamin*, de M. Gustave Fonjallaz, qui fut servi l'an dernier, à Lucerne, à l'empereur Guillaume, et dont celui-ci a fait dès lors son vin de prédilection.

Reconnaissons que notre patrie a un bien beau rôle dans le monde! Elle est le refuge des proscrits et des opprimés. Elle donne à l'Europe l'exemple incontesté des vertus républicaines. Elle est appelée, avec une entière confiance, à

se prononcer dans les arbitrages internationaux. Et voilà que son vin, son délicieux vin de Lavaux, vient de réconcilier les deux personnages les plus en vue dans la politique européenne, Guillaume II et le prince de Bismarck!

Puissent ces deux hommes boire souvent du *Calamin*; puisse ce vin généreux leur inspirer les sentiments de paix et de concorde du peuple qui le cultive!

Hiérarchie.

Il paraît qu'il s'est conservé en France, malgré l'affermissement des idées républicaines, certaines formules pour la correspondance, dans lesquelles sont rigoureusement observées toutes les nuances, tous les degrés de la hiérarchie.

Il paraît d'ailleurs qu'un haut fonctionnaire de la marine a fait l'expérience de ce qu'il en coûte lorsqu'on ne se conforme pas à la règle. Il avait à écrire au préfet maritime de Toulon, et il avait terminé sa lettre ainsi : « Veuillez agréer, monsieur le vice-amiral, l'assurance de mon respectueux dévouement. »

Il semble, vraiment, qu'on ne peut rien exiger de plus : Du respect!... du dévouement!... ce n'est pas peu de chose.

La préfecture n'a cependant pas paru satisfaite, car elle a renvoyé la lettre à son auteur, en l'invitant à se conformer au protocole.

Quand nous disons protocole, nous n'exagérons rien, car il existe en France une espèce de code renfermant les formules à observer dans le monde officiel, code d'origine monarchique sans doute, mais qui n'a pas moins persisté jusqu'à ce jour, ainsi que nous venons de le dire.

La lettre a donc été renvoyée au fonctionnaire en question, qui est inspecteur des services administratifs, en lui rappelant une circulaire ministérielle de 1884 arrêtant les termes de rigueur pour la correspondance officielle. Et comme il voulut discuter et essayer de faire comprendre que son « respectueux dévouement » était fort convenable et suffisant, on lui infligea une peine disciplinaire pour lui donner le temps de se familiariser avec le *Parfait Secrétaire* du ministère de la marine.

Vous vous demandez sans doute comment donc il aurait dû s'exprimer. Eh bien, il aurait dû terminer sa lettre au préfet maritime par cette phrase servile :

Je suis avec respect (sur une première ligne).

Monsieur le Vice-Amiral (sur une seconde ligne).

Et enfin dans une troisième ligne :

Votre obéissant serviteur.

On rappelle à ce sujet cette charge sur la hiérarchie militaire :

Le général en chef reçoit à sa table les principaux officiers du corps d'armée. Il dose et rationne savamment ses politesses en raison directe des grades de ses convives :

— Faites-moi l'amitié, général, d'accepter cette petite aile de faisan.

— Et vous, colonel, ne reprendriez-vous pas un morceau de faisan?

— Commandant, reprenez donc un peu de faisan.

— Un peu de faisan, capitaine?

— Lieutenant, du faisan?

Ce que peut la poésie.

Parmi les nombreuses démarches faites auprès du président de la République pour obtenir la grâce de Vaillant, il en est une dont on a beaucoup parlé : c'est celle du commandant Maréchal, officier de génie en retraite.

M. Maréchal est le détenteur du manuscrit original du quatrain célèbre que Victor Hugo envoya, en 1839, au roi Louis-Philippe, pour lui demander la grâce de Barbès. On sait qu'après la révolution de 1830, Barbès était devenu un des chefs les plus ardents du parti républicain. Organisateur, avec Blanqui et consorts, de l'insurrection du 12 mai 1839, il fut condamné à mort par la Chambre des pairs, comme coupable du meurtre du lieutenant Drouineau.

Voici le quatrain en question, dans lequel le poète faisait allusion à la naissance du comte de Paris (24 août 1838), fils de Louis-Philippe, et à la mort de sa sœur, la princesse Marie, enlevée prématurément, en 1839, à l'âge de 26 ans, et dont la cour portait le deuil :

AU ROI

Par votre ange, envolée ainsi qu'une colombe,
Par ce royal enfant, doux et frêle roseau,
Grâce encore une fois! Grâce au nom de la
Grâce au nom du berceau. [tombe!]

VICTOR HUGO.

12 juillet 1839 — minuit.

Et Barbès fut gracié!

Le commandant Maréchal a eu l'idée de remettre le précieux autographe au président de la République, en lui demandant la grâce de Vaillant.

Le tabac et les présidents de la République.

M. Decroix, l'infatigable président de la Société contre l'abus du tabac, publie dans son journal une amusante variété sur « le tabac et les présidents de la République :

Au premier président l'honneur du début :

Lorsque Thiers a été élu président de la République par l'Assemblée nationale et qu'il a voulu constituer sa maison militaire, il a manifesté son antipathie, peut-être pourrai-je

dire son horreur du tabac, en faisant choix de son officier d'ordonnance.

Il a demandé au général Valentin, qui commandait alors les deux régiments de la garde républicaine, un capitaine instruit, zélé, mais surtout ne faisant pas usage du tabac. C'est M. Cance, un des plus anciens membres de notre Société, qui a été désigné.

Sur Mac-Mahon, qui était, jusqu'en 1870, un fumeur enragé, M. Decroix nous raconte plusieurs anecdotes bien touchantes, celle-ci entre autres :

Peu avant la guerre, Mac-Mahon, qui perdait la mémoire, consulta le docteur Velpéau sur son cas.

— C'est le tabac, répondit le célèbre praticien.

Depuis — naturellement — Mac-Mahon n'a plus fumé. Et sa mémoire est revenue, et il a pris de l'embonpoint.

Au sujet de M. Grévy, M. Decroix nous sert quelques arguments des plus décisifs :

Le troisième président de la République ne s'est signalé, à notre connaissance, par aucun fait notable pour ou contre le tabac. Mais pour se convaincre qu'il n'était pas fumeur, il suffit de se rappeler que le tabac est ordinairement le compagnon des désœuvrés, et que la carrière extrêmement active et l'économie de notre ancien président étaient d'excellents préservatifs...

Toutes les fonctions remplies par M. Grévy étaient trop absorbantes pour lui laisser le temps de s'ennuyer et de chercher à se désennuyer dans les nuages narcotiques de la fumée du tabac. Je suis allé bien des fois à ses soirées et jamais j'en ai vu fumer.

Quant à M. Carnot, il n'est ni un ami ni un ennemi déclaré du tabac. Il ne fume pas, ses secrétaires ne fument pas. Etant ministre des finances, il a protesté contre le trafic illicite auquel donnent lieu les bons de tabac distribués aux hommes de troupes.

Il n'en faut pas plus à M. Decroix pour trouver admirable le président actuel.

(La France.)

Quelle cheminée??

La Nature nous apprend que l'usine Brooklyn City Railroad Co, de Williamsbourg, Etat de New-York, possède la plus puissante cheminée du monde. Cette cheminée lance dans les airs le panache de fumée des foyers de chaudières qui produisent ou pourront produire la vapeur nécessaire à des moteurs d'une puissance totale de 18,000 chevaux. Elle a un diamètre de 5 mètres, et ses murs une épaisseur de 1 mètre 05.

La chambre inférieure, où débouchent les canaux des foyers, occupe une surface de 18 mètres et forme une vaste chambre dans laquelle s'est donné le dîner offert en l'honneur de l'achèvement de ce gigantesque travail. Cette curieuse salle à manger était éclairée à

l'électricité, pour la circonstance, ce qui est bien naturel pour une cheminée destinée à une usine servant à fournir la force motrice de tramways électriques.

Mais quelle besogne pour un ramoneur!

On hommo ébâyî.

On gaillâ étâi z'u pè la faire dè Voulièreins po atsetâ onna tchivra. Après avâi roudâ su la faire po vairè on pou totès lè cabrès que lài sè trovâvont, s'approutsè de 'na fâla que lài pliêsâi prâo, et après l'avâi cheintîa, lài avâi bliossi lo livro, et demandâ diéro le baillivè, matin et né, dè iò le vegnâi, et diéro on ein fasâi, marchandâ on bocon, et coumeint on la lài bragavè coumeint étant 'na bête rein gormanda et bouna lacélire, ye fe la patse et l'einmenâ.

Cauquiè teimps ein après, à la faire dè Mourtsi, cé qu'avâi veindu la tchivra lài reincontrè l'autro, et après s'étrè de : « Atsivo! » lài fâ :

— Et la tchivra que vo z'é veindu, l'ai-vo adé?

— Oh na fâi na, que ne l'é perein ; l'est crévâie y'a z'u trâi senannès demâ, repond cé que l'avâi atsetâie.

— Câisi-vo! et qu'a ellie z'u?

— Qu'ein sé-yo! on l'a trovâie étaisse on bio matin; l'étâi crévâie.

— Eh bin, cein m'ebâyè, kâ dè tot lo teimps que l'é z'ua, cein ne lài est jamé arrevâ.

On bourisquo célibatéro.

On lacéli dâi z'einverons dè Lozena, que lài menâvè ti lè dzo dâo lacé, avâi z'u mariâ onna gaupè dè pè lo Simetâ, onna lurenâ qu'avâi z'âo z'u étâ à mai-trè pè châotrè, et qu'étâi, ma fâi, onna crâna gaillarda, que ne sè fasâi pas fauta dè remâofâ se n'hommo quand pédzivè pè lo cabaret âo bin quand restâvè trâo grand teimps dein lo défrou, que ma fâi lo compagnon en avâi on bocon poâire.

On dzo que revegnâi dè menâ lo lacé, remontâvè avoué se n'appliâ lo Tsemin Nâovo. Ora ne sè pas se lo bourisquo ne sè cheintâi pas tant bin, âo bin se l'avâi la molla; mâ tantiâ que n'avâi rein d'acquouet, que banbanâvè et que l'allâvè tant balameint que lo lacéli s'eimpacheintâvè.

— Allein, allein, coradzo! se lài fasâi po lo fère avanci on bocon pe rudo, dépatsein no!

Et coumeint lo bourisquo ne sè présâvè pas, lo lacéli coumeincè à s'ein-grindzi et à lài derè dâi gros mots; mâ l'âno fasâi adé lo tétu. Adon, lo gaillâ qu'avâi poâire d'étrè bramâ, sè met à lo poncenâ et à l'einsurtâ ein lài faseint :

— Allein don, tsancro de tsaropa, tè talbenatse! n'est pas tè qu'a mariâ l'Allemanda!

Littérature anarchiste.

On a beaucoup parlé et on parlera beaucoup encore de la littérature anarchiste. Ce genre d'écrits a été analysé et discuté comme un des plus singuliers de notre temps. On s'en convaincra, du reste, par les échantillons suivants que nous donnait, il y a quelques semaines, le XIX^{me} Siècle.

Il sagit ici de chansons, car la chanson est la forme presque indispensable de la poésie populaire.

Les extraits qu'on nous donne sont très variés et très typiques. C'est une sorte de gamme qui va *crescendo*, en commençant de la plus innocente façon. Tout d'abord, c'est le ton idyllique le plus pur, dans ce petit morceau où rien ne manque, ni les oiseaux, ni les fleurs, ni les ruisseaux et les bois... Mais bientôt, c'est une autre chanson! Lisez plutôt :

Simple dans nos goûts, dans nos mœurs,
Nous aimons les oiseaux chanteurs,
Les bois, les prés, les fruits, les fleurs,
L'eau vive des vieilles fontaines

Tous les vieillards sont nos parents,
Tous les petits sont nos enfants.

Indomptés,
Révoltés,
Les enfants de la nature

Luttent pour
Voir un jour
Le doux règne de l'amour!

Mais, après ce joli rêve d'universelle fraternité, voici la note satirique, l'attaque déjà violente contre la société, et il est assez curieux de voir que le poète s'en prend tout de suite à l'Assistance publique, sur le compte de qui il y a, d'ailleurs, pas mal de choses à dire, l'esprit administratif y gâtant trop souvent l'esprit de charité et de solidarité que, sans être anarchiste, nous aimerions à y voir régner surtout :

T'as l'air souffrant, brave ouvrier ?
A l'hôpital on va t'soigner.
Viv'ment l'faut nous renseigner ;
Si c'est drôle, on va l'travailler.
Non. — Rien d'curieux à étudier.
Tu n'es q'las. On va t'renvoyer.
Crèv'viv'ment, mon brave ouvrier,
Tes pauv'bras peuvent pus s'employer ;
T'aurais beau prier, supplier,
Qui qui pourrait s'apitoyer !
Puisque tu peux plus travailler
L'four est chaud, autant t'crémailler !

Le ton monte encore et s'échauffe dans les couplets suivants, où l'éloge de Ravachol — comparé à Jésus — donne une note mystique qui n'est pas nouvelle et qui rappelle le culte du Chœur de Marat, l'une des singularités de la première Révolution :

Pour exterminer les Grésus,
Deviens un Ravachol-Jésus.
Avec foi, brûle ! égorge ! pille
Vis sans patrie et sans famille.